

REVUE

Voltaire



**VOLTAIRE DANS
LE MONDE GERMANIQUE**

20

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

REVUE Voltaire

DIRECTEUR FONDATEUR
José-Michel Moureaux

DIRECTEURS

Linda Gil
IRLC Université Paul-Valéry Montpellier 3
linda.gil@univ-montp.fr

Guillaume Métayer
CELLF (CNRS-Sorbonne Université)
gme.metayer@gmail.com

RESPONSABLES DES COMPTES RENDUS

Gillian Pink
Voltaire Foundation (Oxford)
gillian.pink@voltaire.ox.ac.uk

Nicolas Morel
Université de Zurich
nicolas.morel@uzh.ch

COMITÉ DE RÉDACTION

Nicholas Cronk (Université d'Oxford, directeur de la Voltaire Foundation),
Jean Dagen (Sorbonne Université), Olivier Ferret (Université Lumière Lyon 2),
Linda Gil (Université Paul-Valéry Montpellier 3), Russell Goulbourne
(Université de Melbourne), Gianni Iotti (Université de Pise),
Laurence Macé (Université de Rouen), Sylvain Menant (Sorbonne Université),
Myrtille Méricam-Bourdet (Université Lumière Lyon 2), Christiane Mervaud
(Université de Rouen), Guillaume Métayer (CNRS, CELLF-Sorbonne Université),
Gillian Pink (Voltaire Foundation), Nicolas Morel (Université de Zurich).

COMITÉ DE LECTURE

Marie-Hélène Cotoni (Université de Nice), Natalia Elaguina (Bibliothèque
nationale de Russie), François Jacob (Université de Besançon),
Camille Guyon-Lecoq (Université de Picardie Jules-Verne), John Iverson
(Whitman College, Washington), Christophe Martin (Sorbonne Université),
Gerhardt Stenger (Université de Nantes), Jeroom Vercruyssen (Vrije U. Brussel),
Charles Wirz (Institut et Musée Voltaire, Genève), Thomas Wynn
(Durham University), Piotr Zaborov (Institut de littérature russe de l'Académie
des sciences de Russie, Saint-Pétersbourg).

**TOUS LES ARTICLES PUBLIÉS DANS LA REVUE VOLTAIRE
SONT SOUMIS À UNE DOUBLE EXPERTISE.
LES ARTICLES DOIVENT ÊTRE ENVOYÉS PAR COURRIER ÉLECTRONIQUE,
DANS UN FICHIER WORD ATTACHÉ.
À revuevoltaire@gmail.com.**

**LES VOLUMES ENVOYÉS POUR RECENSION DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS IMPERSONNELLEMENT
AUX RESPONSABLES DES COMPTES RENDUS.
APRÈS AVOIR PRIS CONTACT AVEC EUX PAR VOIE ÉLECTRONIQUE.**

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES VOLTAIRIENNES

BUREAU

Présidente d'honneur : Christiane Mervaud

Président : Nicholas Cronk

Vice-président : Sylvain Menant

Secrétaire générale : Laurence Macé

Trésorier : Renaud Bret-Vitoz

Secrétaire : Myrtille Méricam-Bourdet

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Renaud Bret-Vitoz, Christophe Cave, Nicholas Cronk, Olivier Ferret,
Pierre Frantz, Linda Gil, Russell Goulbourne, Laurence Macé, Christophe
Martin, Sylvain Menant, Myrtille Méricam-Bourdet, Christiane Mervaud,
Guillaume Métayer, Gillian Pink.

<http://voltaire.lire.ish-lyon.cnrs.fr>

LES COTISATIONS DOIVENT PARVENIR À L'ADRESSE DU TRÉSORIER :

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES VOLTAIRIENNES

À l'attention du trésorier, Renaud BRET-VITTOZ

CELLF 16^e-18^e

Faculté des Lettres de Sorbonne Université

1, rue Victor-Cousin

F-75230 Paris cedex 05

TARIFS 2021

Sociétaire **35€**

Étudiant·e non salarié·e **20€**

Bibliothèque et institution **45€**

La *Revue Voltaire* est adressée gratuitement
aux adhérents de la SEV.

VOLTAIRE DANS LE MONDE GERMANIQUE

numéro 20 — juin 2021

ACTUALITÉS

Christiane Mervaud

Les vingt ans de la *Revue Voltaire*

Nicholas Cronk

Vers l'achèvement de l'édition imprimée des *Œuvres complètes de Voltaire*

Linda Gil

Voltaire à l'agrégation

IN MEMORIAM

VOLTAIRE DANS LE MONDE GERMANIQUE

Guillaume Métayer et Ludolf Pelizaeus

Introduction

Linda Gil

Les libraires face à la diffusion des *Œuvres complètes* posthumes de Voltaire en Allemagne : ruses commerciales, *fake news* et piratage à la veille de la Révolution française. Le cas de Jean Guillaume Virchaux, libraire à Hambourg

Antony McKenna et Gianluca Mori

La *Lettre sur Locke* de Voltaire à la cour princière de Rheinsberg

Edward Langille

L'*Avis de l'éditeur de la Réponse aux vers précédents* (c'est-à-dire les *Vers au roi de Prusse*) est-il de Voltaire ?

Hendrikje Carius

Numérisation des ressources voltairiennes dans les pays germanophones. État des lieux et perspectives de recherche

Gerhardt Stenger

L'« honnête vérité allemande » : la première biographie de Voltaire par Johann Christoph Von Zabuesnig

Wolfgang Adam

La relation de Lessing à Voltaire dans la perspective du gallotropisme

Jean Mondot

Voltaire en Allemagne et la naissance d'un nouveau gallotropisme

François Thomas

La référence à Voltaire dans la réflexion sur la traduction en Allemagne au XVIII^e siècle : Voltaire – Wieland, Herder – et Shakespeare

Guillaume Métayer

Un Voltaire Sécession dans l'ombre de Goethe : Josef Popper-Lynkeus

Ludolf Pelizaeus

De Voltaire à Paisiello : de *Candide* au *Roi Théodore*. Transferts culturels entre la France, l'Italie et l'espace germanophone

Frank Stückemann

Presse des Lumières en Westphalie. *Anti-Kandide* et « Apologie pour le Dr Martin » : la critique de Voltaire par Justus Möser

VARIA

Guido Beduschi

Historians and politicians in an unpublished manuscript of Voltaire

Daniel Droixhe

La contrefaçon liégeoise de *Tancredè* (1761). De la typographie au texte

INÉDITS

Nicholas Cronk

La correspondance de Voltaire : lettres et billets inédits adressés à Marc Duval et à d'autres correspondants

Gillian Pink

Un exemplaire corrigé du tome 8 des *Questions sur l'Encyclopédie*

COMPTES RENDUS

LES CHERCHEURS PAR EUX-MÊMES

Sarra Abrougui

Les Religions de l'Antiquité classique dans l'œuvre de Voltaire : réception et instrumentalisation

Debora Sicco

Voltaire: la política come azione

ENTRETIEN

Claude Lauriol

Cinquante ans de recherche autour de Voltaire

ISBN de ce PDF :

979-10-231-3011-9

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

REVUE
Voltaire
n° 20 • 2021

Voltaire dans le monde
germanique

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Les SUP sont un service général de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

Édition papier :

© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN : 979-10-231-0692-3

Mise en page Emmanuel Marc Dubois/3d2s (Issigeac/Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

Adaptation numérique :

© Sorbonne Université Presses, 2022

Emmanuel Marc Dubois/3d2s (Issigeac/Paris)

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

SOMMAIRE

Liste des sigles et abréviations.....	7
Sciences en danger, revues en lutte	
Éditorial par le collectif des revues en lutte.....	9
Avant-propos	
Linda Gil & Guillaume Métayer.....	19

ACTUALITÉS

Les vingt ans de la <i>Revue Voltaire</i>	
Christiane Mervaud.....	23
Vers l'achèvement de l'édition imprimée des <i>Œuvres complètes de Voltaire</i>	
Nicholas Cronk.....	29
Voltaire à l'agrégation	
Linda Gil.....	33

IN MEMORIAM

Hommage à Sophie Lefay	
Pierre Frantz & Michel Delon.....	39
Hommage à Christophe Paillard	
Guillaume Métayer.....	41

VOLTAIRE DANS LE MONDE GERMANIQUE

Introduction

Guillaume Métayer & Ludolf Pelizaeus47

CONTEXTE ET DIFFUSION

Les libraires face à la diffusion des *Œuvres complètes* posthumes de Voltaire en
Allemagne : ruses commerciales, *fake news* et piratage à la veille de la Révolution
française. Le cas de Jean Guillaume Virchoux, libraire à Hambourg
Linda Gil53

La *Lettre sur Locke* de Voltaire à la cour princière de Rheinsberg
Antony McKenna & Gianluca Mori 71

L'*Avis de l'éditeur* de la *Réponse aux Vers précédents* (c'est-à-dire les *Vers au roi de
Prusse*) est-il de Voltaire ?
Édouard Langille87

4 Numérisation des ressources voltairiennes dans les pays germanophones. État des
lieux et perspectives de recherche
Hendrikje Carius97

RÉCEPTION

L'« honnête vérité allemande » : la première biographie de Voltaire par Johann
Christoph von Zabuesnig
Gerhardt Stenger119

La relation de Lessing à Voltaire dans la perspective du gallotropisme
Wolfgang Adam133

Voltaire en Allemagne et la naissance d'un nouveau gallotropisme
Jean Mondot143

La référence à Voltaire dans la réflexion sur la traduction en Allemagne
au XVIII^e siècle : Voltaire – Wieland, Herder – et Shakespeare
François Thomas151

Un Voltaire Sécession dans l'ombre de Goethe : Josef Popper-Lynkeus
Guillaume Métayer169

ADAPTATIONS

De Voltaire à Paisiello : de <i>Candide</i> au <i>Roi Théodore</i> . Transferts culturels entre la France, l'Italie et l'espace germanophone Ludolf Pelizaeus.....	189
Presse des Lumières en Westphalie. <i>Anti-Kandide</i> et « Apologie pour le Dr Martin » : la critique de Voltaire par Justus Möser Frank Stückemann.....	207

VARIA

Historians and politicians in an unpublished manuscript of Voltaire Guido G. Beduschi.....	221
La contrefaçon liégeoise de <i>Tancredi</i> (1761). De la typographie au texte Daniel Droixhe	239

INÉDITS

La correspondance de Voltaire : lettres et billets inédits adressés à Marc Duval et à d'autres correspondants Nicholas Cronk.....	247
Un exemplaire corrigé du tome 8 des <i>Questions sur l'Encyclopédie</i> Gillian Pink	263

COMPTE RENDUS

<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 20C, <i>Micromégas and other texts (1738-1742)</i> , Oxford, Voltaire Foundation, 2017.....	271
<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 21. <i>Essai sur les mœurs et l'esprit des nations</i> (I). <i>Introduction générale et Index analytique</i> , éd. Bruno Bernard, John Renwick, Nicholas Cronk et Janet Godden ; texte et bibliographie établis par Henri Durantou, Oxford, Voltaire Foundation, 2019.....	274
<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 27. <i>Essai sur les mœurs et l'esprit des nations</i> (IX). <i>Textes annexes</i> , éd. Bruno Bernard, John Renwick, Nicholas Cronk et Janet Godden, Oxford, Voltaire Foundation, 2016.....	274
<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 37. <i>Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs</i> (I). Introduction de Christiane Mervaud et index général établi par Dominique Lussier, Oxford, Voltaire Foundation, 2018.....	279

<i>Les Œuvres complètes de Voltaire</i> , t. 145, <i>Notes et écrits marginaux conservés hors de la Bibliothèque nationale de Russie. Complément au Corpus des notes marginales</i> , Oxford, Voltaire Foundation, 2019	281
Voltaire, <i>Questions sur l'Encyclopédie</i> , éd. Nicholas Cronk, Christiane Mervaud et Gillian Pink, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2019.....	286
Marc Hersant, <i>Voltaire : écriture et vérité</i> , Louvain, Peeters, coll. « La République des Lettres », 2015	290
Bertrand Binoche, « <i>Écrasez l'infâme!</i> » <i>Philosopher à l'âge des Lumières</i> , Paris, La Fabrique éditions, 2018	297

LES JEUNES CHERCHEURS PAR EUX-MÊMES

Sarra Abrougui, <i>Les Religions de l'Antiquité classique dans l'œuvre de Voltaire : réception et instrumentalisation</i> (sous la direction de Pierre Hartmann et Yves Lehmann, Université de Strasbourg).....	303
6 Debora Sicco, <i>Voltaire: la politica come azione</i> (sous la direction de Paola Rumore, Università degli Studi di Torino)	306

ENTRETIEN

Cinquante ans de recherches autour de Voltaire	
Entretien avec Claude Lauriol	315

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

Bengesco	Georges Bengesco, <i>Voltaire. Bibliographie de ses œuvres</i> , Paris, Librairie académique Perrin, 1882-1890, 4 vol.
BnC	<i>Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs : t. 214; Voltaire</i> , éd. H. Frémont et autres, Paris, 1978, 2 vol.
BV	M. P. Alekseev et T. N. Kopreeva, <i>Bibliothèque de Voltaire : catalogue des livres</i> , Moscou, 1961.
CL	Grimm, Diderot, Raynal, Meister et autres, <i>Correspondance littéraire, philosophique et critique</i> , éd. M. Tourneux, Paris, Garnier, 1877-1882, 16 vol.
CN	<i>Corpus des notes marginales de Voltaire</i> , Berlin/Oxford, Akademie-Verlag/Voltaire Foundation, 1979- [8 vol. parus].
D	Voltaire, <i>Correspondence and related documents</i> , éd. Th. Besterman, OCV, t. 85-135, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-1977.
<i>Dictionnaire général de Voltaire</i>	R. Trousson et J. Vercauysse (dir.), <i>Dictionnaire général de Voltaire</i> , Paris, H. Champion, 2003.
<i>Encyclopédie</i>	<i>Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres</i> , Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1751-1765, 17 vol. ; <i>Recueil de planches, sur les sciences, les arts libéraux, et les arts mécaniques, avec leur explication</i> , Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1762-1772, 9 vol.
Ferney	George R. Havens et Norman L. Torrey, <i>Voltaire's catalogue of his library at Ferney</i> , SVEC, no 9 (1959).
Fr.	Manuscrits français (BnF).
<i>Inventaire Voltaire</i>	J. Goulemot, A. Magnan et D. Masseur (dir.), <i>Inventaire Voltaire</i> , Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995.
κ84	<i>Œuvres complètes de Voltaire</i> , [Kehl], Société littéraire typographique, 1784-1789, 70 vol. in-8o.
M	Voltaire, <i>Œuvres complètes</i> , éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1882, 52 vol.
n.a.fr.	Nouvelles acquisitions françaises (BnF).
OCV	<i>Les Œuvres complètes de Voltaire / The Complete Works of Voltaire</i> , Oxford, Voltaire Foundation [édition en cours].
OH	Voltaire, <i>Œuvres historiques</i> , éd. R. Pomeau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957.

- OUSE *Oxford University Studies in the Enlightenment*, Oxford, Voltaire Foundation.
- SVEC *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation.
- VST R. Pomeau, R. Vaillot, Ch. Mervaud et autres, *Voltaire en son temps*, 2^e éd., Oxford, Voltaire Foundation, 1995, 2 vol.
- W75G Voltaire, *La Henriade, divers autres poèmes et toutes les pièces relatives à l'épopée*, Genève, [Cramer et Bardin], 1775, 40 vol. in-8o [édition dite « encadrée »].

Voltaire dans le monde germanique

Réception

LA RÉFÉRENCE À VOLTAIRE DANS LA RÉFLEXION
SUR LA TRADUCTION EN ALLEMAGNE AU XVIII^e SIÈCLE :
VOLTAIRE – WIELAND, HERDER – ET SHAKESPEARE

François Thomas
Université Paris Nanterre

On trouve dans la XVIII^e des *Lettres philosophiques* un célèbre exemple de « belle infidèle ». « Malheur aux faiseurs de traduction littérales, qui, traduisant chaque parole, énervent le sens¹ », affirme Voltaire après avoir proposé une traduction en vers du monologue d'Hamlet.

To be or not to be est rendu par deux alexandrins et devient sous la plume de Voltaire :

Demeure ; il faut choisir, et passer à l'instant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant².

Cette manière de traduire, qui s'écarte du texte et allonge en traduisant, pourrait être comparée à celle de Christoph Martin Wieland, auteur d'une des premières traductions quasi-intégrales de Shakespeare en allemand, publiée entre 1762 et 1766. À l'inverse de Voltaire, Wieland n'hésite pas en certains passages à contracter le texte de Shakespeare pour le réduire à l'essentiel. Ainsi ces deux vers de la première scène de *Roméo et Juliette* : « *an hour before the worshipped sun / Peered forth the golden window of the east* » (Benvolio, I, 1, v. 106-107), deviennent-ils chez Wieland, une fois enlevées les métaphores : « une heure avant que le soleil ne se lève » (« *Eine Stunde eh die Sonne aufgieng*³ »).

La mise en regard de ces deux traductions est appelée par une remarque de Wieland lui-même, en note de son édition, où il justifie sa méthode en se référant à la manière de traduire de Voltaire et à ses jugements sur Shakespeare. De manière générale, se référer à Voltaire lorsqu'il est question de Shakespeare au milieu du XVIII^e siècle est assez fréquent en Allemagne. En 1750, un ami de Lessing, Christlob Mylius, avait traduit la « Lettre sur la tragédie ». Lessing lui-

1 Voltaire, *Lettres philosophiques*, Lettre XVIII « Sur la tragédie », M, t. 22, p. 152.

2 *Ibid.*, p. 150.

3 *Shakespear Theatralische Werke*. Aus dem Englischen übersezt von Herrn Wieland, Zürich, Orell, Geßner, 1762-1766. 8 vol., t. 7, p. 13.

même, en 1767 dans le quinzième feuillet de la *Dramaturgie de Hambourg*, compare Voltaire et Shakespeare et critique les emprunts que le premier fait au second. En 1777, le journaliste Albrecht Wittenberg traduit la « Lettre à l'Académie française » de Voltaire (1776), tandis que l'écrivain et traducteur Johann Joachim Eschenburg publie une « Défense de Shakespeare contre les nouvelles calomnies de Voltaire » et que l'écrivain Jakob M. R. Lenz ne voit dans ce texte de Voltaire que le « faux pas » d'un vieil homme⁴.

152

Dans les pages qui suivent, nous aimerions étudier, plus particulièrement, le sens de la référence à Voltaire dans le cadre des débats sur la traduction en Allemagne. En prenant pour fil directeur la problématique de la réception de Shakespeare, nous nous concentrerons sur les réflexions de deux auteurs majeurs, celles de Wieland et celles du philosophe Johann Gottfried Herder. Ce dernier est non seulement à l'origine d'un profond renouvellement de la conception de la traduction en Allemagne, prenant notamment ses distances avec la pratique de Wieland, mais il engage aussi, dès 1774, un débat avec Voltaire dans deux textes importants : dans un court article consacré à « Shakespeare », et dans son essai *Une autre philosophie de l'histoire*, où il fustige les « raisonnements rapides à la Voltaire⁵ ».

Il s'agira de montrer qu'à travers ces discussions se joue, en réalité, une réflexion sur la philosophie de l'histoire, la pluralité des cultures, l'historicité de la nature humaine. Pour aborder ces problématiques, nous commencerons par reconstruire très brièvement le cadre des débats sur la traduction, et en particulier sur la traduction de Shakespeare en France et en Allemagne. Nous étudierons ensuite la référence à Voltaire chez Wieland, puis chez Herder.

TRADUIRE LES ŒUVRES LITTÉRAIRES DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE

Nous aimerions tout d'abord esquisser le contexte dans lequel s'inscrivent ces discussions avec Voltaire, en considérant trois questions : celle de la traduction des œuvres poétiques étrangères, celle de l'importance de la traduction en Allemagne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et enfin celle de la réception

4 Voir Christine Roger, Présentation au dossier « Shakespeare vu d'Allemagne et de France des Lumières au romantisme », *Revue germanique internationale*, 2007/5, p. 5. Voir aussi, dans le même numéro, Roger Paulin, « *Othello* et la pratique traductrice des années 1760 : Wieland et Voltaire ».

5 Herder publie en 1774 un article intitulé « Shakespeare » ainsi que son essai *Une autre philosophie de l'histoire*, repris dans Herder, *Histoire et culture. Une autre philosophie de l'histoire*, trad. Max Rouché, dans Alain Renaut, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2000. (*Auch eine Philosophie der Geschichte, Herders sämtliche Werke*, éd. Besnhard Suphan, Berlin, Weidmann, 1877-1913, t. V.)

de Shakespeare. Repartons pour cela des deux exemples de traduction que nous avons évoqués en introduction, celui de Voltaire et celui de Wieland.

Ces deux exemples illustrent d'abord la difficulté de traduire la poésie et donnent à lire deux attitudes symétriques qui peuvent nous apparaître, aujourd'hui, comme deux manières de ne pas traduire, ou d'éviter l'épreuve de la traduction. Cette symétrie repose en réalité sur un accord de fond puisque dans les deux cas, selon la formule de Voltaire, il s'agit de ne « pas énerver le sens ». Une alternative se présente : soit ne traduire que le « sens », en le dépouillant de tout ce qui semble ne relever que de la forme et de l'ornement ; soit trouver des équivalents linguistiques et littéraires dans la langue de traduction, pour rendre la même « idée » et produire un « effet poétique » équivalent dans la culture où l'on traduit.

Dans une addition de 1748, Voltaire justifiait ainsi sa méthode : « je traduirai, écrivait-il, avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original à force de vouloir ressembler⁶ ». De son côté, Wieland était pour sa part profondément convaincu que c'est le sens, et non les mots, qui anime et donne vie à une œuvre⁷. En cela, il rejoignait également une position communément partagée au siècle des Lumières. « Le premier et plus indispensable devoir du traducteur est de rendre la pensée⁸ », affirmait ainsi Marmontel, dans l'article « Traduction » rédigé pour le Supplément à l'*Encyclopédie*.

Plus profondément, à travers ces deux exemples, se pose la question de savoir comment introduire une œuvre étrangère dans un contexte culturel différent. Dans quelle mesure faut-il adapter l'œuvre pour lui permettre d'être reçue, pour que ce qu'il y a d'essentiel en elle ne soit pas rendu inaudible ? « Ce qui est universellement humain se retrouve chez tous les peuples, mais lorsqu'il se présente sous un costume étranger, sous des cieux éloignés, il ne réveille aucun intérêt véritable⁹ », constatait Goethe en ce sens. Convient-il alors, et suffit-il, de changer le costume pour éveiller l'intérêt et donner à entendre ce que l'œuvre contient d'universel ? Voltaire, de son côté, affirmait dans l'*Essai sur les mœurs* que les pièces de Shakespeare n'étaient pas parvenues à « passer la mer », c'est-à-dire la Manche, signe d'une certaine faiblesse de son théâtre, d'un manque d'universalité de son propos et de sa poésie¹⁰. Quelle que soit

6 Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. cit., p. 154.

7 Voir l'hommage que rend Goethe à Wieland : « *Wie tief war [Wieland] überzeugt, daß nicht das Wort, sondern der Sinn belebe* » (*Zu brüderlichen Andenken Wielands*, dans *Goethes Werke*, Weimarer Ausgabe, vol. 36, p. 329).

8 Jean-François Marmontel, « Traduction », dans *Supplément à l'Encyclopédie*, t. 21, Stuttgart/Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag, 1967, p. 952.

9 Goethe, « Chants serbes » (1825), dans *Écrits sur l'art*, trad. Jean-Marie Schaeffer, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1996, p. 283.

10 *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 121, *OCV*, t. 25 (2012), p. 294.

la mauvaise foi dont a pu faire preuve Voltaire à l'encontre de Shakespeare, la question mérite d'être posée : la valeur d'une œuvre consiste-t-elle en ce qu'il y a en elle d'universel, au-dessus du goût particulier et historiquement déterminé des nations¹¹ ? En quoi consiste alors cet « universel » ? Comment le *transplanter* dans des époques et cultures différentes ?

Quel était, justement, le contexte culturel et littéraire en France et en Allemagne à cette époque ? En France (comme en Angleterre), Shakespeare est jugé et abordé à partir d'un patrimoine culturel déjà constitué. Shakespeare est lu à l'aune de Corneille, de Racine, et de Voltaire lui-même. En Allemagne est répandu en revanche, dans les milieux cultivés, le sentiment de ne pas posséder un tel patrimoine. L'idée que la langue allemande avant Goethe n'est pas encore assez riche et développée et que l'Allemagne ne possède pas de tels monuments littéraires comme la France et l'Allemagne, constitue une sorte de lieu commun de l'époque. La problématique de l'imitation cristallise ces questions. « On devrait presque dire que notre caractère est de vouloir ne pas en avoir en propre », écrit ainsi Lessing dans sa *Dramaturgie de Hambourg* : « nous sommes encore les imitateurs jurés de tout ce qui vient de l'étranger, et surtout les très-humbles admirateurs des très-admirables Français¹² ».

154

Dans ce contexte, la traduction devient un enjeu important. S'affirme l'idée que la langue, la littérature, la philosophie allemandes ne pourront se développer pleinement que par une pratique intensive de la traduction, « à grande échelle », dira en 1813 le philosophe et traducteur de Platon Friedrich Schleiermacher¹³. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, avec notamment une figure comme Herder, un certain nombre de penseurs et traducteurs allemands considèrent que la traduction doit permettre d'élargir et d'enrichir la langue allemande. Faisant une sorte de bilan, lors de sa conférence sur les différentes méthodes de traduire, Schleiermacher affirmera : « Nous sentons que notre langue, qui se meut insuffisamment à cause de l'inertie nordique, ne peut s'épanouir et développer pleinement sa force, qu'à travers les contacts les plus variés avec l'étranger¹⁴. » Il s'agit, par la traduction entre autres, de se guérir du mal de l'imitation des modèles étrangers, de faire un détour par l'étranger pour développer le propre – ce qui correspond au schéma de la *Bildung* tel qu'il se

11 Voltaire distinguait ainsi entre les « beautés de tous les temps et tous les pays », et les « beautés locales » (« Goût », Section III : « Du goût particulier d'une nation », dans *Questions sur l'Encyclopédie VI, OCV*, t. 42A [2011], p. 101).

12 Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*, dans *Sämtliche Schriften*, éd. Karl Lachman, Stuttgart, Walter de Gruyter, 1968, t. 10, p. 214-215.

13 Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, éd. C. Berner, trad. A. Berman, Paris, Le Seuil, 1999, p. 91.

14 *Ibid.*

développe également à cette époque en Allemagne¹⁵. Mais cela suppose une pratique de la traduction qui ne cherche plus, avant toute chose, à adapter et à acclimater l'œuvre, qui accepte au contraire de « plier¹⁶ » la langue de traduction et de faire entendre, dans une certaine mesure, l'origine étrangère de l'œuvre.

Cette conception du traduire s'accompagne souvent d'une critique des traductions françaises, lesquelles apparaissent comme l'exemple même de cette manière de traduire perçue comme irrespectueuse de l'altérité des œuvres, de ces « traductions ethnocentriques », selon l'expression d'Antoine Berman¹⁷. Ce propos de Wilhelm von Humboldt résume cette position :

Quand on va encore plus loin dans l'effroi répulsif devant l'inhabituel et que l'on veut éviter également l'étranger lui-même, ainsi qu'on entend facilement dire par ailleurs que le traducteur devrait écrire comme l'auteur aurait écrit dans la langue du traducteur [...], on détruit alors toute traduction et toute son utilité pour la langue et la nation. Car d'où viendrait sinon, alors que tous les Grecs et les Romains sont pourtant traduits en français, et certains de façon très remarquable dans la manière que j'ai dite, que pourtant pas la moindre parcelle de l'esprit antique ne soit passée avec eux dans la nation, et que la compréhension nationale de celle-ci [...] n'ait par là en rien gagné¹⁸.

La traduction devient un enjeu inséparablement linguistique, esthétique, culturel, politique, d'autant qu'il s'agit également, par la traduction, de se déprendre du modèle culturel français – notamment du modèle de la tragédie française, et voltairienne, encore très prégnant en Allemagne. Tel est clairement l'un des aspects de l'intérêt pour le théâtre de Shakespeare dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : « faire usage de Shakespeare pour – si possible ! – faire de nous des Allemands¹⁹ » : jouer pour ainsi dire Shakespeare contre Voltaire, non pour imiter les Anglais mais pour inventer un théâtre allemand, c'est-à-dire qui ne serait plus soumis à des modèles étrangers.

Cela nous conduit à notre dernière remarque. Comment lire Shakespeare au XVIII^e siècle ? Shakespeare, en effet, n'est pas encore le poète universel, la

15 Voir Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, notamment le chap. 3 : « La *Bildung* et l'exigence de la traduction ».

16 Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, trad. cit., p. 85.

17 Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, op. cit., p. 62.

18 Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'« Agamemnon »*, dans *Sur le caractère national des langues*, trad. Denis Thouard, Paris, Le Seuil, 2000, p. 39-41. Humboldt, *Gesammelte Schriften*, éd. A. Leitzmann, Berlin, Behr, 1903-1936, t. VIII, p. 132-133.

19 Herder, « Shakespeare » (1774), art. traduit par P. Pénisson dans le numéro des *Études philosophiques* consacré à Herder (dir. M. Crépon), 1998/3, p. 311-326 (ici p. 311). J. G. Herder, « Shakespeare », dans *Herder Werke*, Frankfurt a. M., Deutscher Klassiker Verlag, t. II, éd. G. E. Grimm, 1993, p. 498.

valeur incontestable, qu'il est pour nous. Voltaire se plaît à souligner aussi bien son génie que sa barbarie, présentant *Hamlet* comme sortie tout droit de « l'imagination d'un sauvage ivre²⁰ ». Pour Voltaire, comme d'ailleurs pour Wieland, Shakespeare est un auteur de son siècle, du xvii^e siècle anglais, qui écrit pour des paysans anglais et non pour des spectateurs ou des lecteurs civilisés du siècle des Lumières. Tout est-il d'égale valeur dans l'œuvre de Shakespeare ? tout mérite-t-il d'être traduit ? faut-il l'adapter pour donner à entendre ce qu'il y a de génial et d'universel dans ses pièces, et permettre à son théâtre de « passer la mer » ? De ce point de vue, Herder jouera un grand rôle, ainsi que la médiation allemande en général, dans la reconnaissance en Europe de Shakespeare comme ce poète universel dans l'œuvre duquel tout est poésie, dont aucun vers et aucune métaphore ne sauraient être supprimés sans nuire à la totalité que forme chaque pièce. À partir de Herder, les traductions de Shakespeare deviennent un laboratoire des théories et méthodes de la traduction.

156

C'est avec en arrière-plan ces problématiques que nous aimerions étudier, maintenant, la référence à Voltaire chez Wieland et Herder, relativement à la réception et aux traductions de Shakespeare. Nous partirons de deux remarques de Wieland, puis nous nous intéresserons aux réflexions de Herder sur l'histoire, Shakespeare et les méthodes de traduction.

WIELAND ET VOLTAIRE : LES BEAUTÉS ET LES DÉFAUTS DE SHAKESPEARE

Revenons à la traduction par Voltaire de « *To be or not to be* ». Dans l'*Appel à toutes les nations de l'Europe* en 1761, Voltaire propose une seconde traduction du monologue d'Hamlet. Il introduit celle-ci après avoir rappelé la première version qu'il en avait donnée : « Après ce morceau de poésie, les lecteurs sont priés de jeter les yeux sur la traduction littérale²¹ ». Voltaire donne à lire une traduction qui semble à nos yeux contemporains beaucoup plus proche de ce à quoi devrait ressembler une traduction. Ainsi traduit-il le vers de Shakespeare par : « Être ou n'être pas, c'est là la question ». Il s'agit là, reconnaît-il, d'une traduction « scrupuleuse²² ». Mais l'intention de Voltaire est polémique : d'un côté, il s'agit de faire découvrir sous les mots français le « génie de la langue anglaise » et les beautés réelles du texte shakespearien. Mais de l'autre, faire entendre Shakespeare tel qu'il est, sans le maquiller, permet justement de montrer que son œuvre n'est guère transposable. Traduire Shakespeare littéralement fait apparaître la distance qui sépare le goût anglais du xvii^e siècle

20 Voltaire, « Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne », *OCV*, t. 30A (2003), p. 160-161.

21 *Appel à toutes les nations de l'Europe*, dans *Voltaire on Shakespeare*, éd. Th. Besterman, Genève, Institut et musée Voltaire, 1967, p. 75.

22 *Ibid.*, p. 76.

et le goût français du XVIII^e siècle. Adapter Shakespeare, c'est dénaturer son génie ; mais le traduire fidèlement, c'est aussi montrer qu'on ne peut plus le jouer, et en tout cas plus le jouer tel quel, à une époque où le goût est plus raffiné. Le propos de Voltaire fonctionne sans cesse par renversement du pour au contre, et sa défense de Shakespeare est toujours à double sens : ainsi de « ses hardiesses, que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias²³ ». Shakespeare « est un diamant brut qui a des taches : si on le polissait, il perdrait de son poids²⁴ ». Il s'agit, depuis les *Lettres philosophiques*, de souligner aussi bien les « beautés vraies » que les « défauts » de Shakespeare²⁵, ses « irrégularités monstrueuses²⁶ », ses « irrégularités grossières²⁷ ».

Or, en note de bas de page à sa traduction de *Roméo et Juliette*, commentant la métaphore du soleil qui se lève, Wieland fait justement référence à cette seconde traduction d'*Hamlet* par Voltaire. « Il n'est rien de plus facile que de rendre Shakespeare ridicule par une traduction trop littérale, comme Monsieur de Voltaire en a donné récemment un exemple avec une scène d'*Hamlet*²⁸ ». Wieland justifie ainsi l'effacement de la métaphore dans sa propre traduction, et propose dans sa note une version qui chercherait à ne rien supprimer du texte de Shakespeare : « *eh die angebetete Sonne sich durch das goldne Fenster des Osten sehen ließ* » (« *an hour before the worshipped sun* »...).

L'intention critique de Voltaire, lorsqu'il prétend traduire « scrupuleusement », est bien perçue par Wieland. L'un et l'autre s'accordent certes sur le fait qu'on ne peut traduire littéralement et sur la nécessité de s'écarter du texte (dans l'idée de mieux se rapprocher de ce qui en constitue l'essentiel). Là où Voltaire avait préféré « imiter » Shakespeare dans la lettre anglaise sur la tragédie, Wieland choisit pour sa part de supprimer, ou réduire, la métaphore. Mais fondamentalement, ce que Wieland reproche à Voltaire, c'est sa manière « impertinente » de critiquer Shakespeare, d'en dénoncer les « fautes ». Ainsi écrit-il dans une lettre rédigée en français :

Voltaire s'est dégradé par beaucoup de choses dans mes yeux. Entre autres par sa manière impertinente de parler de Shakespeare. Vous connaissez sans doute

23 *Ibid.*

24 *Ibid.*

25 Introduction à la traduction de *Jules César*, dn *Voltaire on Shakespeare*, éd. cit., p. 94 ; voir aussi la « Lettre sur la tragédie » : « Le temps, qui fait seul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables ».

26 Commentaire de Voltaire à la suite de la traduction de *Jules César* : Voltaire, *Commentaires sur Corneille II*, OCV, t. 54 (1975), p. 229.

27 « Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne », OCV, t. 30A (2003), p. 161.

28 « *Es nichts leichteres, als durch eine allzuwörtliche Uebersetzung den Shakespear lächerlich zu machen, wie der Herr von Voltaire neulich mit einer Scene aus dem Hamlet eine Probe gemacht.* » (*Shakespear Theatralische Werke*, op. cit., t. 7, p. 13).

cet homme extraordinaire par ses ouvrages. Je l'aime avec toutes ses fautes. Il est presque unique à peindre d'après Nature les hommes, les mœurs, les passions, il a le talent précieux d'embellir la nature sans lui faire perdre ses proportions. Sa fécondité est inépuisable. Il paraît n'avoir étudié que la Nature seule. [...] Où trouver plus de conceptions hardies et pourtant justes, de pensées nouvelles, belles, sublimes [...] que dans les ouvrages de ce Génie incomparable²⁹

158

Soulignons trois points. D'une part, l'amour de Wieland pour Shakespeare n'est pas un amour aveugle : il l'aime avec toutes ses fautes. Son admiration le rend indulgent, lui fait pardonner les fautes, mais il ne saurait nier les défauts de Shakespeare. D'autre part, le modèle est encore celui de l'*ut pictura poesis*. Shakespeare peint d'après nature, et sa peinture est le plus souvent « juste », fidèle aux proportions naturelles. Enfin, il y a un modèle que Shakespeare imite, à l'aune duquel on peut juger de la justesse ou des défauts de la peinture : la Nature, la « Nature seule » – et puisqu'il peint les mœurs et les passions : une nature humaine, qui semble ici universelle et invariante. L'admiration de Wieland repose justement sur le fait que Shakespeare a le plus souvent peint l'homme d'après nature, et non d'après un modèle national ou local. C'est cela même qui permet de le lire presque deux siècles plus tard et d'être sensible à sa peinture des passions humaines.

Les théories de Wieland sur la traduction et ses méthodes sont empreintes de l'esprit de l'*Aufklärung*³⁰. Même si Wieland fait preuve d'un souci de respecter le plus possible le texte, le traducteur doit, selon lui, opérer le tri entre ce qui est nécessaire et ce qui est contingent. Certaines particularités stylistiques de Shakespeare s'expliquent ainsi, selon Wieland, par l'époque à laquelle il écrivait, par le public populaire à qui certaines scènes étaient destinées : on peut les modifier ou les supprimer sans nuire à l'ensemble. Wieland laisse de côté ce qui lui semble choquant ou superficiel – ce qui n'est pas peint « d'après Nature » : dans la mesure où le traducteur s'adresse à un lecteur éclairé et cultivé du XVIII^e siècle, il n'est pas tenu de conserver ce qui n'est chez Shakespeare que concessions au goût d'un public du XVI^e siècle.

29 Lettre à J. G. Zimmermann, 4 avril 1758, dans Wieland, *Briefwechsel*, Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Berlin, Institut für deutsche Sprache und Literatur, 1963, t. 1, p. 337.

30 Sur Wieland traducteur, voir Sabine Kob, *Wielands Shakespeare-Übersetzung: ihre Entstehung und ihre Rezeption im Sturm und Drang*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2000, ainsi que Kyösti Itkonen, *Die Shakespeare-Übersetzung Wielands (1762-1766), ein Beitrag zur Erforschung englisch-deutscher Lehbeziehungen*, Jyväskylä, Jyväskylän Yliopisto, 1971. Voir aussi Christine Roger, *La Réception de Shakespeare en Allemagne de 1815 à 1850. Propagation et assimilation de la référence étrangère*, Berne, Peter Lang, 2008.

Comme le fait également Antoine de La Place dans le *Théâtre anglais*³¹, Wieland introduit ainsi dans le cours de sa traduction des commentaires explicatifs, résume les scènes qu'il supprime ou abrège, justifie ses suppressions. Deux cibles principales font l'objet de ses ciseaux : l'humour et le caractère exagérément imagé de la langue de Shakespeare. Les passages grossiers, grotesques ou macabres, les absurdités des clowns et les jeux de mots sont souvent supprimés. Ce qui est trop lié au contexte particulier d'origine ne peut ni ne doit être transposé, ne passe pas l'épreuve de la traduction. Ainsi en est-il des scènes de Falstaff dans les deux parties d'*Henry IV* : « il faut être anglais et avoir une bonne dose de ponch dans le crâne³² » pour apprécier l'humour populaire et grossier de Falstaff, écrit Wieland en note. La langue très imagée de Shakespeare se trouve pour sa part confrontée aux exigences de clarté et d'intelligibilité qui guident le travail de Wieland, comme nous l'avons vu avec l'exemple de *Roméo et Juliette*. On trouve chez Wieland une méfiance, en général, envers les métaphores³³. Considérées avant tout comme des ornements du discours, celles-ci menacent de recouvrir et obscurcir le sens. Conformément à la poétique des Lumières³⁴, Wieland tend à considérer que les métaphores, fondamentalement, n'apportent rien à la pensée, si ce n'est un habillage agréable. Le traducteur peut alors tenir pour son devoir de « déshabiller » le texte de sa surcharge d'images pour rendre l'expression plus compréhensible.

À l'exception du *Songe d'une nuit d'été* qu'il traduit en vers blancs, Wieland traduit en prose les autres pièces, conformément à la pratique de son temps, mais aussi dans l'idée que la langue littéraire allemande n'est pas encore à même de rendre la poésie shakespearienne. Néanmoins, le choix de la prose, même s'il conduit à un nivellement par rapport au texte de Shakespeare, offre à Wieland une grande souplesse de style lui permettant de suivre fidèlement la construction des phrases et l'ordre des mots de l'original. D'autre part, même s'il tend à réduire la métaphorique du texte anglais, Wieland se montre précis et fidèle dans sa traduction des métaphores, n'hésitant pas à créer des mots en allemand pour rendre les expressions de Shakespeare³⁵.

31 *Le Théâtre anglais*, trad. Pierre Antoine de La Place, Paris/Londres, s.n., 1745-1746, 8 vol.

32 « Man muß ein Engländer seyn, diese Scenen von Engländern spielen sehen, und eine gute Portion Pounsch dazu im Kopfe haben, um den Geschmack daran zu finden » (König Heinrich der vierte. Der Erste Theil, dans *Shakespear Theatralische Werke*, op. cit., t. 5, note à la fin de la scène 11 de l'acte II).

33 Voir Kyösti Itkonen, *Die Shakespeare-Übersetzung Wielands*, op. cit., p. 22-23.

34 Sur cette « poétique des Lumières », et sur la conception de la métaphore, voir Peter Szondi, *Introduction à l'herméneutique littéraire*, trad. M. Bollack, Paris, Le Cerf, 1999, chap. 5, en particulier p. 60-67.

35 Friedrich Gundolf, *Shakespeare und der deutsche Geist*, München/Düsseldorf, Küpper, 1959, p. 158.

Or, malgré l'envergure de son œuvre traductrice, Wieland se heurte à une double critique. Il ne satisfait ni les partisans d'un maintien des principes rationalistes dans l'esthétique théâtrale, qui demeurent hostiles à une importation massive de Shakespeare; ni la jeune génération du *Geniezeit* et du *Sturm und Drang*, réunie autour de Hamann, Herder, du jeune Goethe, qui voyait dans sa traduction en prose, dans ses commentaires critiques sur les erreurs et défauts de Shakespeare, et dans le choix de supprimer des répliques et des scènes entières, une défiguration arbitraire de l'unité et de l'organicité qui caractérisent le texte shakespearien³⁶.

160

Revenons pour conclure ce point à Wieland et Voltaire, dont il convient de relativiser l'opposition. Il y a en effet, nous allons le voir, une réelle proximité entre Voltaire et Wieland en ce qui concerne les principes esthétiques et anthropologiques qui sous-tendent aussi bien leur lecture de Shakespeare que leurs traductions (ou essais de traduction dans le cas de Voltaire). Ce sont les mêmes principes qui les conduisent à des solutions en apparence opposées. La volonté de défendre et de faire connaître Shakespeare est en revanche plus claire du côté de Wieland. Les éloges de Shakespeare par Voltaire sont d'emblée équivoques et ses attaques contre le théâtre shakespearien toujours plus agressives.

C'est précisément ce type de discours – louant les beautés de Shakespeare, dénonçant ses défauts – qu'un penseur comme Johann Gottfried Herder va à son tour rejeter. Les réflexions de Herder sur Shakespeare sont inséparables de sa pensée de l'histoire : dans les deux cas, Voltaire se trouve à l'horizon de ses critiques. À travers ces textes se joue ce qui est apparu comme une remise en cause des Lumières, et en tout cas, d'une forme d'universalisme dont Voltaire semblait à Herder le représentant par excellence. Les réflexions de Herder sur Shakespeare et sur la traduction sont aussi un dialogue avec Wieland. Les échantillons de traduction que propose Herder, dans un texte intitulé « Shakespeare serait-il intraduisible? », sont une réponse aux considérations de Wieland sur la traduction en prose, sur l'état de la langue allemande, et sur l'impossibilité d'une traduction poétique, en allemand et en vers, des textes shakespeariens³⁷.

Il convient maintenant de présenter brièvement les positions de Herder, en les comparant à celles de Voltaire et de Wieland.

36 Sabine Kob, *Wielands Shakespeare-Übersetzung*, op. cit., p. 51-92.

37 Herder, *Alte Volkslieder*, II. Buch : *Lieder aus Shakespeare*, Vorrede : « Wäre Shakespeare unübersetzbar? », dans *Herder Werke*, Frankfurt a. M., Deutscher Klassiker Verlag, t. 3, éd. Ulrich Gaier, 1990, p. 26-46.

J'aimerais surtout [...] qu'il ne vienne plus à l'esprit de quiconque d'écrire pour ou contre Shakespeare : ni de l'excuser, ni de le calomnier ; mais l'expliquer, le ressentir tel qu'il est, en faire usage et – si possible ! – faire de nous des Allemands³⁸.

Cette affirmation se trouve au début de l'article que Herder publie en 1774, « Shakespeare », dans le recueil *De la manière et de l'art allemands*³⁹. Ces réflexions de Herder rejouent, dans la seconde moitié du siècle, l'opposition des Modernes et des Anciens, revendiquant le droit pour les Modernes, et plus précisément pour les Allemands du XVIII^e siècle, de fonder leur propre esthétique⁴⁰ : les canons prétendument rationalistes et universels de l'esthétique classique (et française), fondés sur les principes d'Aristote, ne sauraient s'imposer en tous temps en tous lieux, au mépris de l'histoire et des singularités culturelles propres à chaque peuple et chaque époque. Si Shakespeare est un auteur si puissant, c'est précisément parce qu'il est profondément ancré dans son siècle, comme une plante qui se nourrit du sol dans lequel elle pousse⁴¹ : c'est parce qu'il exprime parfaitement ce rapport à son contexte, parce qu'il ne cherche pas à imiter plus ou moins habilement des principes élaborés dans un tout autre univers culturel, politique, esthétique, etc. Il convient donc de se plonger dans Shakespeare, de le *ressentir* tel qu'il est, non pour imiter ses codes, mais pour *faire de nous des Allemands*, c'est-à-dire se libérer des carcans extérieurs et créer selon notre *nature* propre, selon ce qui s'impose à nous en ce lieu, à cet instant.

Ce qui est reproché au théâtre classique, à Racine et à Voltaire, en tant que représentants de ce classicisme, c'est une forme de superficialité rhétorique, et précisément un manque de *naturel* :

Je ne sais pas quand un sentiment parle de la sorte. Ce sont les tableaux d'un sentiment de troisième main ; jamais, ou bien rarement, les émotions immédiates, premières et sans fard cherchant et trouvant à la fin leurs mots⁴².

Le théâtre de Shakespeare est perçu, en comparaison, comme un théâtre des corps, où la nature humaine n'est pas peinte d'après un modèle figé et

38 Herder, « Shakespeare », art. cit., p. 311 (*Herder Werke*, éd. cit., t. II, p. 498).

39 *Von deutscher Art und Kunst. Einige fliegende Blätter*, dir. J. G. Herder, Hamburg, Bode, 1773.

40 Ernst Behler, *Le Premier Romantisme allemand*, trad. Élisabeth Décultot et Christian Helmreich, Paris, PUF, 1996, p. 27.

41 Herder, « Shakespeare », art. cit., p. 322 (*Herder Werke*, éd. cit., t. II, p. 515).

42 *Ibid.*, p. 315 (*Herder Werke*, éd. cit., t. II, p. 506).

artificiellement construit, qui vaudrait de toute éternité⁴³. Le théâtre de Shakespeare ne met pas en scène des hommes abstraits, représentants d'une humanité idéale et identique à elle-même à travers les siècles, mais des hommes historiques, réels, ne ressemblant ni aux héros de la tragédie grecque, ni aux personnages des drames à venir, à d'autres époques, dans d'autres contextes.

La critique du théâtre de Voltaire, dans ce texte, cristallise les thèmes du *Sturm und Drang*, et notamment le rejet d'une forme de rationalisme, jugé verbal et sans contact avec la vie et les émotions, le rejet d'une culture de l'artifice et de l'apparence :

Le beau vers *voltairien*, sa trempe, son contenu, son économie d'images, son brillant, son esprit, sa philosophie – n'est-ce pas un beau vers! [...] Une série de Messieurs et de Dames distingués et en habit, tenant de beaux discours, propres à mettre en beaux vers la philosophie la plus belle et la plus utile! Assembler tout cela en une histoire qui donne l'illusion d'une démonstration et qui donc attire l'attention⁴⁴!

162

Pour mieux percevoir l'enjeu de cette opposition profonde entre Herder et Voltaire, par-delà les reproches plus ou moins gratuits et rapides que l'on trouve dans l'article sur Shakespeare, revenons d'abord à Voltaire lui-même, et à un commentaire qu'il livre en note à sa traduction de *Jules César*.

À l'acte I scène 3, dans une scène où Cassius demande à Brutus les raisons de sa réserve et de la tristesse dont il fait preuve, on lit cette remarque :

Rien n'est plus naturel que le fond de cette scène ; rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un sentiment si naturel et si vrai par des tours qui le sont si peu ? C'est que le goût n'était pas formé⁴⁵.

Cette remarque condense en trois lignes la plupart des éléments de la critique voltairienne. Elle contient à la fois une esthétique, une anthropologie et une philosophie de l'histoire.

– Une esthétique, car ce qui sous-tend cette assertion, c'est bien l'idée que l'art, et l'art dramatique autant que la poésie ou la peinture, doit imiter la nature, et qu'une œuvre réussie est nécessairement une imitation fidèle d'un morceau de réalité. De là le côté « adroit » du tableau représenté

43 Les réflexions de Herder seraient à rapprocher de celles que proposera Léo Spitzer au ^{xx}e siècle dans ses *Études de style*, dans celle sur « L'effet de sourdine dans le style classique : Racine », et dans « Quelques interprétations de Voltaire », où il compare la scène de la jalousie dans *Othello* avec la même scène dans *Zaire* de Voltaire (*Études de style*, trad. E. Kaufholz, A. Coulon, M. Foucault, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970).

44 Herder, « Shakespeare », art. cit., p. 315 (*Herder Werke*, éd. cit., t. II, p. 506).

45 Note de Voltaire à sa traduction de *Jules César*, acte I, scène 3, dans Voltaire, *Commentaires sur Corneille*, OCV, t. 54 (1975), p. 181.

dans cette scène de *Jules César*. C'est cette conception qui conduit à parler des « irrégularités⁴⁶ » plus ou moins monstrueuses de Shakespeare, des « erreurs » et des « faussetés » que ses textes contiennent⁴⁷. Mais cela permet inversement de souligner les « vérités » et « beautés vraies » de certaines scènes ou répliques⁴⁸.

- Une anthropologie, car l'idée de « sentiment si naturel et si vrai » renvoie chez Voltaire à l'idée d'une nature humaine, invariante et universelle, à l'idée d'une sensibilité commune des hommes au-delà des différences historiques et culturelles⁴⁹. C'est à l'aune de l'« ordre ordinaire des choses humaines » et du « cours ordinaire de la nature »⁵⁰, qu'il est possible de considérer que certaines réactions, certains sentiments ou caractères, dépeints dans les œuvres sont exagérés, puérils, invraisemblables, ou au contraire justes, touchants, universels.
- Une réflexion sur le génie des peuples, qui est le complément de cette anthropologie universaliste. Chaque peuple a sa manière, ses « tours » pour exprimer le même fond d'émotions et de sentiments. On peut distinguer dans une œuvre ce qui relève de la particularité culturelle, et ce qui relève « des beautés de tous les temps et tous les pays⁵¹ ». Shakespeare apparaît, de ce point de vue, comme « le disciple des mœurs et de l'esprit de son temps⁵² ».
- Une philosophie de l'histoire, qui ajoute à l'idée d'universalité celle de progrès. Si à l'époque de Shakespeare, « le goût n'était pas formé », c'est qu'il y a un progrès des goûts, autant que des mœurs et des arts. C'est ce qui conduit Voltaire à considérer que « leur théâtre [celui des Anglais] est resté

46 « Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne », *OCV*, t. 30A (2003), p. 161.

47 Voir la lettre XVIII (« Sur la tragédie ») des *Lettres philosophiques*, 1734.

48 Par exemple à propos de la scène I, 8 de *Jules César*, dans *Commentaires sur Corneille*, éd. cit., p. 197.

49 « Tout ce qui tient intimement à la nature humaine se ressemble d'un bout à l'autre de l'univers » (Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 197, *OCV*, t. 26c [2015], p. 331). Ou encore : « L'homme en général a toujours été ce qu'il est » (*La Philosophie de l'histoire*, chap. VII, *OCV*, t. 59 [1969], p. 111).

50 Voltaire, article « Histoire », dans D'Alembert et Diderot (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts, et des métiers*, Paris, Briasson, 1751-1780, t. VIII, p. 224. Voir l'article de Marc Crépon, « La double philosophie de l'histoire de Voltaire », dans Bernard Binoche et Franck Tinland (dir.), *Sens du devenir et pensée de l'histoire au temps des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 2000, p. 76-84. Voir aussi Stéphane Pujol, « Histoire et philosophie de l'histoire au XVIII^e siècle : la critique de l'universalisme chez Voltaire et Herder », dans David A. Bell, Ludmila Pimenova et Stéphane Pujol (dir.), *La Recherche dix-huitiémiste : raison universelle et culture nationale au siècle des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 179-200.

51 Article « Goût », Section III : « Du goût particulier d'une nation », dans *Questions sur l'Encyclopédie*, *OCV*, t. 42A (2011), p. 101.

52 Article « Art dramatique », dans *Questions sur l'encyclopédie III*, *OCV*, t. 39 (2008), p. 54.

dans une enfance grossière⁵³ », ou qu'on trouve dans *Macbeth* des « puérités qui ne seraient pas admises aujourd'hui⁵⁴ ». Si les œuvres sont l'écho des croyances et conceptions du monde d'un peuple à une époque donnée, celles-ci sont le plus souvent regardées par le philosophe des Lumières comme des formes de préjugés et superstitions – ce qui accentue la distance entre Shakespeare et le siècle de Voltaire. Ainsi, à propos d'une réplique de Cassius, évoquant des démons du Tartare à conjurer : « ces idées sont prises des contes des sorciers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grâce aux Bacon, aux Shaftesbury, aux Colins, etc.⁵⁵. »

On voit la proximité entre ces conceptions de Voltaire et celles de Wieland que nous avons esquissées à partir de ses remarques sur la traduction. Ces conceptions peuvent être opposées quasiment point par point à celles que Herder développe en 1774, dans son essai *Pour une autre philosophie de l'histoire*, écrit en réponse à la « philosophie de l'histoire » de Voltaire. Présentons, à grands traits, les éléments de la réflexion herderienne.

164

La réflexion de Herder part d'une critique de l'idée de *progrès* – d'une critique, plus précisément, de la croyance dans un progrès linéaire de l'humanité et de la raison, telle qu'elle aurait été développée selon lui par certains penseurs du XVIII^e siècle, et notamment par Voltaire dans sa préface à l'*Essai sur les mœurs*. Ce que Herder rejette, c'est l'idée qu'il y aurait une supériorité de la philosophie, de la science, de la culture et de la civilisation européennes, une supériorité de la philosophie du XVIII^e siècle – comme si les époques antérieures n'étaient que des étapes plus ou moins obscures et barbares dans cette grande marche vers la Civilisation. Herder dénonce l'*universalisme* des Lumières, affirmant qu'il ne s'agit là que d'un particularisme européen qui s'ignore, et fait valoir à l'inverse le fait que chaque époque a son propre « centre de gravité⁵⁶ ». Chaque culture possède ses propres valeurs et hiérarchies de valeurs, sa conception cohérente du monde, si bien qu'on ne saurait juger d'une culture à partir d'une autre, qu'on ne saurait juger des œuvres d'une culture à partir des critères d'une autre culture ou d'une autre époque, ou à partir de critères estimés universels et intemporels (lesquels de toute façon ne sont jamais, pour Herder, que ceux d'une culture particulière).

53 Commentaire de Voltaire à la suite de la traduction de *Jules César*, dans *Commentaires sur Corneille II*, éd. cit., p. 231.

54 À propos de *Macbeth*, dans *Commentaire de la « Médée » de Corneille* : acte IV, scène 2 (1764), *ibid.*, p. 31.

55 Note à la traduction de *Jules César*, Acte I, scène 3, *ibid.*, p. 184.

56 Herder, *Une autre philosophie de l'histoire*, éd. cit., p. 77 (éd. Suphan, V, p. 509).

À cette réflexion sur l'histoire s'ajoute une réflexion sur le langage, la pluralité des langues, et le rapport entre la pensée et la langue dans laquelle elle se formule⁵⁷. Contre l'idée que les mots ne seraient que les *signes* d'une pensée en elle-même non verbale, pré-linguistique, et contre l'idée que les différentes langues ne seraient que des vêtements plus ou moins indifférents pour exprimer la *même* pensée, Herder souligne au contraire l'intrication intime de la pensée et du langage, et plus précisément l'interdépendance de la pensée et de la langue particulière dans laquelle elle se dit et s'invente. Cet ancrage de la pensée dans les mots et cette forme de *relativisation* linguistique de la pensée ne conduisent pas Herder à considérer les idées comme incommunicables d'une langue à l'autre. Cela appelle au contraire à un travail de traduction, rendu d'autant plus nécessaire que n'est plus pensable une langue unique de communication (que ce soit le latin, le français, un langage rationnel, l'anglais, etc.).

Considérons maintenant les conséquences de ces réflexions. Le rappel que chaque culture possède son centre de gravité et son système de normes conduit à rejeter les conceptions esthétiques comme celle de Voltaire en termes de vrai ou faux, beautés ou erreurs. « J'aimerais qu'il ne vienne plus à l'esprit de quiconque d'écrire pour ou contre Shakespeare ». On ne saurait non plus se référer à des critères anthropologiques universels pour juger les comportements et les passions des personnages, et estimer que la peinture se fait ou non « d'après Nature », selon la formule de Wieland. C'est pourquoi Herder insiste, dès l'ouverture de son article sur Shakespeare, sur la nécessité de « ressentir [Shakespeare] tel qu'il est », c'est-à-dire de s'immerger dans l'œuvre, son contexte, sa langue, son auteur. Le concept d'*Empfindung*, d'empathie, devient un concept majeur de la critique littéraire et historique de Herder⁵⁸. Au lieu de comparer l'œuvre à des critères qui lui sont extérieurs, il s'agit d'en retrouver la nécessité et la légalité internes, la *loi individuelle*. Là où Wieland, comme nous l'avons vu, et comme de nombreux traducteurs du XVIII^e siècle, résume le texte, supprime des scènes, cherche à distinguer le nécessaire et le contingent, Herder souligne au contraire, dans son article sur Shakespeare, l'organicité et l'unité de l'œuvre. Il n'est possible ni d'enlever un passage ni de réduire une métaphore, affirme-t-il, sans nuire à la totalité poétique de l'œuvre⁵⁹.

57 Voir l'introduction de 1768 à ses *Fragments sur la nouvelle littérature allemande* : Herder, *Über die neuere deutsche Literatur. Fragmente* (1768), dans *Herder Werke*, Frankfurt am Main, Deutscher Klassiker Verlag, t. I, éd. Ulrich Gaier, 1985. *Einleitung*, § 1-3.

58 Sur cette notion, voir Claire Pagès, « Diversité, langue et sympathie : le problème de la connaissance des individualités éthiques et historiques chez Herder », dans Patricia Attigui et Alexis Cukier (dir.), *Les Paradoxes de l'empathie : philosophie, psychanalyse, sciences sociales*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 235-252.

59 Herder, « Shakespeare », p. 319 (*Herder Werke*, éd. cit., t. II, p. 511).

Ces différentes conceptions modifient profondément la manière de concevoir la traduction. Premièrement, Herder est l'un des premiers en Allemagne à rejeter la pratique des belles infidèles et plus particulièrement la manière française de traduire en adaptant l'œuvre à l'époque et au goût du public. Si une œuvre est profondément ancrée dans son contexte, la traduction doit conduire le lecteur à se plonger dans cet univers étranger, et non pas déraciner l'œuvre en la naturalisant ou en produisant une imitation. Deuxièmement, la reconnaissance de l'unité organique de l'œuvre conduit à refuser toute coupe, toute altération du texte. L'insistance sur le lien unissant la pensée et la langue a également pour conséquence le rejet de la pratique de Wieland consistant à réduire le réseau métaphorique pour privilégier le sens. L'idée même que les métaphores puissent ne constituer qu'un vêtement ornemental n'est pour Herder pas recevable. Les métaphores représentent en outre un enjeu important, dans le cadre d'une critique d'une forme de rationalisme perçue comme coupée de l'intuition vivante. Contre le concept qui réduit le réel à l'unité, la métaphore semble plus à même de saisir et exprimer la réalité, dans ce qu'elle a de multiple voire contradictoire⁶⁰. Enfin, l'intrication de la pensée et des mots qui l'expriment empêche selon Herder de concevoir que le « sens » se laisse simplement détacher de sa forme linguistique initiale pour être transplanté tel quel dans les mots d'une autre langue. Cela conduit le traducteur à « plier » dans une certaine mesure sa propre langue pour chercher à épouser le rythme de la phrase d'origine, pour saisir le mouvement de la pensée dans les mots⁶¹.

Cela n'implique pas d'abandonner l'idée qu'une traduction poétique soit possible. Herder reproche justement à Wieland d'avoir traduit Shakespeare essentiellement en prose et d'avoir renoncé à le traduire en vers. À l'argument selon lequel la langue allemande n'est pas encore assez riche pour rendre la poésie de Shakespeare, Herder oppose des tentatives de traduction, mais considère plus encore que c'est précisément le rôle de la traduction d'enrichir la langue et d'élargir son potentiel expressif. Or, c'est seulement en acceptant cette « épreuve de l'étranger » que la traduction, selon Herder, peut jouer un tel rôle.

60 Voir par exemple les remarques sur la « sèche et froide raison » dans *Une autre philosophie de l'histoire*, éd. cit., p. 48-49.

61 Voir Michael N. Forster, *After Herder: Philosophy of language in the German tradition*, Oxford, Oxford UP, 2010, chap. 12 : « Herder, Schleiermacher and the Birth of Foreignizing Translation », p. 391-468.

CONCLUSION : DE NIETZSCHE À VOLTAIRE

D'une part, Herder a joué un rôle majeur, en Allemagne, à la fois dans la reconnaissance de Shakespeare comme poète majeur, et dans l'évolution de la pratique traductive. Paradoxalement, c'est en historicisant Shakespeare, en le réinscrivant d'abord dans son contexte culturel, linguistique, historique, que Herder réhabilite Shakespeare contre ceux qui voient en lui un mélange de génie et de barbarie. Le projet de traduction poétique de Shakespeare sera repris à la fin du siècle par August-Wilhelm Schlegel, qui fera du respect de la versification et du rythme des éléments centraux de sa pratique de la traduction et de sa réflexion sur le langage et la littérature.

D'autre part, Herder utilise Voltaire comme cible aussi bien de sa réflexion sur Shakespeare et l'esthétique que de sa philosophie de l'histoire. Dans ses réflexions sur la traduction, s'il ne cite pas Voltaire directement, sa conception remet en question non seulement la pratique de Voltaire traducteur mais aussi ses présupposés philosophiques, anthropologiques, esthétiques.

Enfin, Herder est souvent considéré comme un des pères de l'historisme en Allemagne, cette tradition de pensée selon laquelle toute réalité humaine est de part en part historique, soumise au changement, et doit être en conséquence abordée, pour être comprise, dans une perspective historique⁶². Or le développement des sciences historiques et de la philologie dans l'Allemagne du XIX^e siècle a considérablement influencé la manière de traduire, à l'exemple de la traduction par Schleiermacher des dialogues de Platon, ou des tragédies de Sophocle par le philosophe K. F. Solger, qui concevait les traductions comme des œuvres scientifiques, et l'art de traduire comme une activité avant tout érudite.

On trouve un écho de ces débats sur la traduction, à la fin du XIX^e siècle, chez le philosophe Friedrich Nietzsche. Dans un aphorisme justement consacré aux rapports entre les traductions et le développement du « sens historique », Nietzsche fait l'éloge des traductions françaises des XVII^e et XVIII^e siècles contre les traductions philologiques allemandes. Nietzsche reproche à celles-ci leur « esprit de fouineur antiquaire », leur respect fétichiste du passé et de l'altérité des textes⁶³. Il leur oppose l'attitude poétique et créatrice des traducteurs romains et français qui n'hésitaient pas à s'appropriier les œuvres pour les faire entrer dans leur propre horizon culturel. Nietzsche reproche également aux

62 Voir Friedrich Meinecke, *Die Entstehung des Historismus*, München, Oldenbourg, 1936.

63 Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 83, trad. Patrick Wotling, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2000, p. 130.

traducteurs allemands la faiblesse de leur style⁶⁴, leur sacrifice de l'exigence littéraire au nom de l'exigence de fidélité et de précision. Dans un aphorisme où il déplore à la fois l'incapacité de nombreux traducteurs à faire passer dans leur langue le rythme de la langue d'origine, et la difficulté pour les écrivains allemands à introduire dans leur écriture un tempo rapide, Nietzsche fait une exception pour Lessing, dont il fait l'éloge de la prose. La capacité de Lessing à varier les rythmes lui vient entre autres, selon Nietzsche, de son expérience de traducteur des auteurs français, et de sa fréquentation des écrivains classiques, « lui qui ne fut pas pour rien traducteur de Bayle et aimait à se réfugier dans le voisinage de Diderot et de Voltaire⁶⁵ ».

64 Voir par exemple les remarques de Nietzsche au début de son cours d'introduction aux dialogues de Platon, sur le style « ampoulé » et « désastreux » de la traduction de Schleiermacher (« Einleitung in das Studium der platonischen Dialogen », dans Nietzsche, *Kritische Gesamtausgabe*, éd. Colli-Montinari, Berlin, De Gruyter, 1995, p. 9-10).

65 Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, § 28, trad. Patrick Wolting, Paris, Flammarion, coll. « GF », p. 78.